

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MERCREDI 27 MAI 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien. Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

LA CONFERENCE DE BERNE.

La conférence franco-allemande s'est réunie le 11 mai courant à Berne, sous la présidence de M. Grimm, le conseiller fédéral suisse en a été l'organisateur.

La première conférence de parlementaires français et allemands réunie à Berne le 11 mai 1913, repudie énergiquement toute solidarité dans les détestables campagnes d'excitations chauvines de toutes sortes et les coupables spéculations qui menacent des deux côtés de la frontière d'aggraver le bon sens et le patriotisme des populations.

"Elle sait et elle proclame que les deux pays, dans leur immense majorité, sont fermement attachés à la paix, condition absolue de tout progrès.

"Elle s'engage à une action incessante pour dissiper les malentendus, prévenir les conflits, et elle remercie de tout cœur les représentants de l'Alsace-Lorraine d'avoir facilité, par leurs nobles déclarations, votées à l'unanimité, le rapprochement des deux pays par une œuvre commune de conciliation.

"Elle invite ses membres à faire tous leurs efforts pour amener les gouvernements des grandes puissances à modérer leurs dépenses navales et militaires.

"La conférence appuie chaleureusement la proposition de M. Bryan, secrétaire d'Etat aux Etats-Unis, relative aux traités d'arbitrage. Elle demande que les conflits qui pourraient s'élever entre les deux pays et qui ne seraient pas réglés par la voie diplomatique, soient déferés à l'arbitrage de la Haye, et elle compte sur ses membres pour engager en ce sens une action énergique et soutenue.

"Elle estime qu'un rapprochement de la France et de l'Allemagne facilitera l'entente des deux grands groupements européens et préparera, par là, l'établissement durable de la paix.

"Elle décide que son bureau sera constitué en comité permanent. Il se complètera par coopération dans les deux pays. Elle lui donne mandat de convoquer

périodiquement la conférence ou de la réunir d'urgence si les circonstances l'exigent.

LE SYSTEME MONETAIRE DES ETATS-UNIS.

Le Sénat des Etats-Unis, vient d'adresser par l'entremise de son Bureau pour les affaires de banque et des questions monétaires, un questionnaire aux experts en finances de ce pays.

Il y est posé 32 questions, auxquelles ces experts sont invités à répondre, questions, qui toutes ont rapport aux mesures à prendre pour établir notre système financier anti-inflationniste, sur une base scientifiquement moderne, adaptée aux besoins du pays, et à ceux de ses relations financières avec le reste du monde civilisé.

Depuis, voilà bientôt 4 ans, que la Commission Monétaire Nationale a étudié ces questions, l'on se demande quels sont les résultats de ses délibérations, et pourquoi son rapport définitif — s'il y en a — n'a pas encore été publié?

Dans tous les cas nous sommes contents de voir que l'éminent savant en Economie Politique, qu'est M. Woodrow Wilson, Président des Etats-Unis, paraît avoir la ferme intention de donner au pays un système monétaire exemplaire. En ce faisant, il s'érigera à lui-même à tout jamais un monument indestructible, tant aux Etats-Unis, que dans tous les pays civilisés, qui applaudiront à l'unanimité à la stabilité financière des Etats-Unis, rétablie par M. Woodrow Wilson.

Un Témoin à Charge NOUVELLE INÉDITE

Il en est qui ne se promènent jamais dans les rues du centre; d'autres qui aiment les rues excentriques et solitaires, les quartiers extrêmes de Madrid, ceux qui confinent à la campagne; d'autres, enfin, qui ont horreur de la voie publique et méritent toute leur joie à parcourir à pas comptés le couloir de leur maison, s'approchant de temps en temps du poêle, pour se chauffer les mains.

Je n'hésite pas à déclarer que j'appartiens à la seconde catégorie; cependant, il ne me déplaît pas, à l'occasion, de parcourir mon couloir les deux mains dans les poches, surtout quand il pleut, non plus que de faire un tour dans les rues d'Alcala et de Séville aux heures d'affluence. Dans ce dernier cas, je tâche d'avoir les sourcils froncés et le visage menaçant, pour m'adapter au milieu; mais Dieu m'est témoin que c'est contre mon gré, car ma physionomie est naturellement calme et douce.

Aussi, j'éprouve plus de plaisir à me promener dans les faubourgs, où je rencontre des visages joyeux et des regards qui ne sont pas hostiles. C'est là, seulement, que je me déride, et que je suis extérieurement tel que Dieu a bien voulu me faire. Et je me suis dit quelquefois que si nous envoyions les visages des faubourgs dans le centre, et ceux du centre se promener, Madrid offrirait aux yeux des étrangers un aspect plus hospitalier, plus riant et, surtout, plus humain que celui qu'il a maintenant.

Il n'en est pas de même des

chiens. Je trouve, en général, ceux du centre paisibles et courtois; ceux des quartiers éloignés, agressifs, querelleurs et beaucoup plus négligés dans leur tenue. Sans doute l'éducation, qui exerce sur la race humaine une influence si déplorable, adoucit-elle et améliore-t-elle les chiens.

J'ignore si celui que je rencontrai certain jour dans une des rues les plus écartées du quartier de Chambéri était querelleur et agressif comme ceux des lieux circonvoisins, mais ce dont je puis me porter garant, c'est de sa malpropreté scandaleuse.

Maigre, hirsute comme ces bohémien qui ne taillent jamais leur barbe et la laissent croître au hasard couvert de poussière, une goutte de boue séchée pendant à chaque poil, cet animal répulsif s'approcha de moi en agitant la queue et en me regardant avec des yeux emplis d'humilité.

Je fis un bond en arrière, car l'expérience m'a appris qu'on peut agiter humblement la queue et n'être au fond qu'un fort mauvais sujet. Mais bientôt je fus convaincu qu'il n'y avait rien à craindre. Ce pauvre chien était si déprimé, si abandonné, si découragé, que les derniers reflets de son méchant caractère, à supposer qu'il eût été méchant, étaient complètement éteints.

Pour le remercier du mouvement vertigineux de sa queue, je fis castagner légèrement mes doigts, et je me disposai à poursuivre mon chemin. Mais lui répondit à ce froid claquement comme jamais, au grand jamais, personne n'a répondu au plus cordial et au plus affable de mes saluts. Il se mit à bondir devant moi, à faire des contorsions, à lancer des petits abois doux et insinuants, exprimant autant de joie que de gratitude.

Dans ce monde, — me souffla de nouveau l'expérience, — on ne rend pas ainsi les saluts si l'on n'a pas quelque motif de crainte ou d'espérance. Ce chien n'a point de maître, ou, s'il en avait un, ce maître l'a chassé. Pauvre bête! Son malheur m'intéressa, et je fis de nouveau claquer mes doigts avec un peu plus d'effusion, sur quoi il renouvela ses témoignages de gratitude au point de se désarticuler.

Immédiatement, il prit la résolution de me suivre jusqu'au bout du monde.

Je le voyais tantôt derrière moi, me faisant escorte, tantôt en avant, me servant de héraut. Parfois il s'arrêtait, levait vers moi son museau hirsute, me considérait avec une affectueuse soumission, comme s'il eût voulu me faire entendre qu'il était prêt à m'obéir ainsi qu'à son maître et seigneur. Je me sentis ému par la mauvaise fortune de cet animal. Il était si laid qu'il n'y avait pas à s'étonner que son maître l'eût abandonné.

Pourtant, j'ai vu des dames riches caresser et choyer, avec tous les transports d'un amour passionné, d'autres chiens plus laids que celui-là, et j'ai vu aussi des jeunes hommes élégants caresser et choyer ces mêmes dames, plus laides encore que leurs chiens.

Je me représentais ce pauvre animal ignominieusement chassé de sa demeure, et retournant pour demander grâce, hurlant tristement à la porte; je le voyais marcher, errant et affamé, dans les rues solitaires, s'introduire dans quelque boutique pour y chercher un déchet de viande, en sortir roué de coups, suivre les passants jusqu'au moment où ceux-ci le renverraient à coups de pied ou à coups de pierres.

La compassion se glissait dans mon cœur, et lorsque le chien s'arrêta pour me regarder, je lui faisais un signe d'affectueuse considération. Alors, il se rapprochait, débordant de reconnaissance, et moi, sans crainte de me souiller les mains, parce que les saints charitables de la légende, je lui caressais la tête.

Mais, à mesure que le temps passait, un vague malaise s'empara de moi. Qu'allais-je faire de cet infortuné? On ne peut offrir l'aumône à un chien, ni le recommander à un ami conseiller municipal pour un emploi de balayeur. J'étais obligé de le conduire chez moi. C'était grave. Que dirait le concierge? Que diraient les voisins? Et, surtout, que dirait ma famille en voyant entrer cet être hideux et répugnant? Ah! ce serait de belles protestations, un beau tapage, — et quels rires! Je me sentis la chair de poule.

Je compris à l'instant même toute la fausseté de ma situation.

Alors, je fis à l'égard de ce chien ce que font mes amis quand ma présence leur est importune; je fis semblant d'être distrait. Quand il fixait sur moi ses yeux affectueux, je me détournais; s'il s'approchait, je fronçais les sourcils, j'affectais de ne pas le voir, et je poursuivais mon chemin. Enfin, j'adoptai un maintien glacial et significatif. Mais lui, de son côté, n'en vit pas la signification, ou bien ne voulut pas la voir. Comme s'il n'avait pas compris, il persistait dans ses démonstrations d'adhésion sans réserve. N'était-il pas toujours mon protégé?

A un moment, nos regards se croisèrent. Je vis dans ses yeux une telle expression de surprise et de prière que mon cœur se serra. Cependant, ce qu'il demandait était impossible.

Mon inquiétude croissait, et je songeais déjà à recourir à la violence, quand j'observai que mon tramway vient vers nous. Furieusement, j'y montai. De la plateforme, je vis mon chien qui chemine tranquille et confiant, tourne soudain la tête, demeure surpris, flaire l'air avec désespoir, enfin se courbe de nouveau vers le sol, résigné, lors les êtres qui ont connu toute la douleur de ce monde et savent ce qu'on peut attendre de l'existence.

Je n'ai jamais pu l'oublier. Et je ne puis m'empêcher de penser qu'un jour, devant le Tribunal suprême, lorsque seront jugés tous les actes de ma vie et que seront comptées mes fautes et mes erreurs, je le verrai apparaître avec son museau hirsute et son aspect douloureux, pour accuser mon cruel egoïsme.

LE PROCES DU COLONEL ROOSEVELT CONTRE NEWETT

Marquette, Mich., 27 mai. — Théodore Roosevelt a pris la parole aujourd'hui en cour, au sujet de son procès contre G. A. Newett, qui dans un éditorial de son journal l'accusa d'intempérance. L'ex-président a nié ces propos. Il a admis qu'il buvait du vin pendant ses repas, mais qu'il ne buvait jamais aucune liqueur alcoolique en dehors de ses repas.

Dans sa déposition M. Roosevelt a fait un récit de sa vie. "Quelques jours après avoir quitté la présidence, a déclaré l'ex-président, je suis parti pour l'Afrique comme chef de l'expédition Smithsonian. Je suis revenu aux Etats-Unis en 1910. Depuis ce temps là j'ai toujours vécu à Oyster Bay. Je n'ai jamais

bu de "cocktails" ni de "high-balls." Je n'ai bu du whiskey et du brandy que sur l'ordre des médecins, et toujours en faisant la grimace.

La déposition de M. Roosevelt était fort longue et quand il a terminé sa plaidoirie la cour a remis le jugement de l'affaire.

LA VIE SPORTIVE

Les courses d'automobiles.

Indianapolis, Ind., 27 mai. — Joe Dawson, le gagnant de la course de 500 milles de 1912, prendra part aux courses d'Indianapolis le 30 mai. Le comité qui dirigera les courses a refusé à un jeune inventeur la permission de conduire lui-même son automobile. Dawson conduira probablement la nouvelle voiture.

Le célèbre automobiliste (Joux), détenteur de plusieurs records du monde a provoqué l'admiration de la foule dans ses essais. L'arbitre A. R. Pardington de New York est arrivé ce matin.

Boxe.

Memphis, Tenn., 27 mai. — Jake Abel, le poids léger de Chattanooga, a battu Frankie White de Chicago, aux points dans un match en 8 reprises. Abel a renversé White une fois dans la dernière reprise. White s'est montré bien inférieur.

Frankie Russell battu par J. Lore.

Johnny Lore, de New York, a battu Frankie Russell de la Nouvelle-Orléans aux points, lundi soir.

Russell combattit fort bien et il aurait pu facilement battre son adversaire, s'il s'était battu un peu plus qu'il ne l'a fait. Russell ne faisait qu'écorner les conseils de ses seconds, qui recommandaient de ne pas trop s'approcher de Lore. Une seule fois Russell s'élança sur son adversaire, et cette fois il lui administra une telle série de coups que Lore en demeura étourdi. Si ses seconds lui avaient conseillé d'agir toujours ainsi Russell aurait facilement gagné le match.

LE TESTAMENT DE HENRY M. FLAGLER.

St. Augustine, Fla., 27 mai. — Le testament de Henry M. Flagler a été rendu public aujourd'hui.

J. R. Parrott pourra rester à la tête de la "Florida Coast R. R.", aussi longtemps que cela lui plaira. Cette décision a été prise par le défunt pour le récompenser de ses longs et loyaux services et de l'habileté qu'il a montrée dans la gestion des affaires en général.

Cette succession est estimée valoir entre soixante et soixante dix millions de dollars; Mme Flagler en touchera la majeure partie.

Henry, le fils, recevra en partage 5,000 actions du "Standard Oil" de New Jersey, valant environ cinq millions de dollars.

J. R. Parrott, W. H. Beardsley et William Keenan, un frère de Mme Flagler, sont nommés exécuteurs testamentaires. Le testament comprend aussi, entre autres dons, un legs de \$5,000 à l'église presbytérienne de St. Augustine, un de \$60,000 à l'Université de la Floride et un de \$75,000 à l'Université Stetson. M. Flagler a laissé \$100,000 à M. J. R. Parrott.

Il y a plusieurs legs de moindre importance pour des amis et des serviteurs. Tout le reste de la fortune a été laissé à Mme Flagler.

Le testament date de 1908 et porte six codicilles.



FRENCH DRY CLEANING.

(Nettoyage à sec Français) Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité.

Chaque département est sous la supervision directe d'une administration expérimentée et compétente.

Téléphonez Main 3897 et nous enverrons un solliciteur directement à votre porte.

PRETTY INDEED!

New York Drying and Cleaning Co 329 Rue St-Charles

Advertisement for F. A. Brunet, Importateur Direct, Horloger, Bijoutier, Joaillier, 313 Rue Royale, 313. Alliances et bagues de mariage en tout genre. La seule grande et unique maison française à la Nouvelle-Orléans.

Advertisement for L'Abcille Bourdonne Constamment. Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs. Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen. Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.

Advertisement for SIROP ANGELL CONTRE LA TOUX COQUELUCHE. TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE. 25 et 50 SOUS. Préparé par DR. RICHARD ANGELL. Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

Advertisement for Jackson Brewing Co. PURE FOOD BEER. L'Intégrité de la Fabrication est de même genre et de la même sorte que l'Intégrité de l'Intelligence. Les deux sont sans égale et la liberté que les hommes ont eue à la fois. Leur sentiment admet sans limite le principe de dignité tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à tout le monde, et agit constamment d'une manière d'une autre contre ceux dont une vigilance étendue est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment leur liberté pour se joindre à la nôtre.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DELA NOUVELLE-ORLEANS.

No 10 Commencé le 17 mai 1913

RAYMONDE

Par André Theuriot

(SUITE)

Cela tenait-il à l'originale beauté de Raymonde? Non, il avait rencontré maintes fois des femmes plus régulièrement belles et il n'avait pas été ému de cette façon. Ce qui lui plaisait dans Mlle La Tremblaire c'était justement les côtés par où elle différait des autres jeunes filles; sa nature franche et primesautière, son ignorance de toutes les affectations féminines, la virginité verdoyante de son esprit, la sincérité de ses paroles. Quand le regard chercheur d'Antoine s'arrêtait sur les yeux limpides et les lèvres hautaines de Raymonde, il était persuadé que ces yeux et cette bouche n'avaient jamais menti. Il y lisait la chaste et fière hardesse d'un cœur qui ne s'é-

tail jamais prodigué en banales coquetteries, et cette fraîcheur veloutée de l'âme unie à un caractère ardent et passionné exerçait sur lui une fascination toute-puissante.

Après le repas de midi, Sœur-ette installa sous l'auvent du jardin sa chaise basse et une corbeille de linge à peiprier, puis elle se mit à la besogne, tout en jasant à plein cœur avec son fils assis à l'ombre, sur un banc. Elle ne se sentait pas de joie de pouvoir à son aise l'entretenir des choses de la maison, des petites histoires du village, de tous ces menus détails domestiques dans le cercle desquels se mouvait sa pensée.

Pendant ce temps, Antoine suivait d'un œil inquiet les progrès de l'ombre du toit sur les plates-bandes du jardin. Il calculait mentalement qu'il ne lui fallait qu'une heure en marchant bien pour traverser la forêt et arriver à la Maison Verte. En prenant vers le milieu de l'après-midi, il pourrait encore y passer une bonne partie de la soirée. Le soleil tombait déjà plus oblique sur la route blanche qu'on voyait poudroyer jusqu'à la lisière du bois; les alouettes gazouillaient dans les champs, de temps en temps on entendait le coup de fusil d'un chasseur ou l'aboïement d'un chien.

"Que fait Raymonde? se demandait-il. Sans doute elle m'at-

tend... Je lui avais promis de dîner à la Maison Verte."

Et il lui semblait la voir se promener impatientement autour des pelouses ensoleillées, consultant sa montre et interrogeant de l'œil le coin de la forêt par où débouchait le sentier d'Auberive...

— Antoine, tu ne m'écoutes pas?

— Si fait, mère, tu parlais d'Abdon, le ferblantier, et de Lisa, la boiteuse. Eh bien, se sont-ils mariés?

— Tu vois! Il y a plus d'un quart d'heure que je t'ai dit que le père d'Abdon avait refusé son consentement, et que de chagrin la boiteuse était rentrée novice au couvent de Saint-Loup. Ton esprit est ailleurs, mon garçon!

Antoine fit un effort violent pour se remettre à la conversation, mais, à mesure que les minutes s'enfuyaient, l'impatience le prenait. Dans l'air calme et brulant, le clocher du bourg sonnait lentement quatre heures. Le jeune homme se leva et se promena le long du mur de la maison.

— J'ai besoin de me dégoûder les jambes, insinua-t-il, et j'ai bien envie d'aller jusqu'au bois de Charbonnière.

— Par ce grand soleil? s'écria Sœur-ette, dont la figure s'allongea.

— Bah! la chaleur est déjà tombée, et puis n'est-ce pas l'heure où tu fais ta station à l'église?

— Je m'en serais dispensée aujourd'hui, répondit sa mère en soupirant, mais je ne veux pas te gêner; va, mon garçon, tu n'es pas ici pour t'ennuyer.

— Il était déjà dans la cuisine.

— Faudra-t-il l'attendre pour souper? lui cria Sœur-ette, désirant du moins lui faire comprendre qu'elle n'était pas dupe de son manège.

Antoine, honteux de son hypocrisie et, revenant brusquement sur ses pas, prit sa mère à bras le corps, la balsa tendrement sur les deux joues et murmura: — Eh bien, franchement, non, ne m'attends pas. Je suis invité à dîner.

— Ah! dit-elle en lui rendant ses baisers à pleines lèvres, mon pauvre "gachenet", tu es encore bien jeune pour ton âge!

Il s'élança sur la route et fit de grandes enjambées pour rattraper le temps perdu. Il traversa la forêt tout d'une traite et vit, au bout de trois quarts d'heure, s'éclaircir le taillis qui surplombait au-dessus de Vivey; mais au moment où il était sur le point de sortir du bois, un chien aboya, un homme couché au pied d'un chêne se leva, et Antoine se trouva face à face avec M. Noël.

— Ah! c'est toi? Bonjour donc! s'écria le bonhomme examinant ironiquement la figure décontenancée de son élève; c'est fort heureux que je te rencontre au coin d'un bois, car tu n'es gué-

re les semelles sur le chemin du Chânois!

— C'est vrai, monsieur Noël, balbutia Antoine, j'aurais dû aller vous voir plus souvent, mais j'en ai été empêché par des visites aux environs, et puis j'ai reçu de Paris des épreuves qu'il a fallu corriger.

— Tu as un nouveau travail sur le métier? Tant mieux! Tu me conteras cela en route, car j'espère bien que tu vas me reconduire.

— Pas ce soir, monsieur Noël, excusez-moi.

— Pourquoi pas ce soir? repose-toi le vieux professeur, as-tu des projets qui t'obligent à me fausser compagnie?

— Oui, je descends à Vivey et j'y serai retenu jusqu'à la nuit. J'ai promis et je ne puis manquer de parole.

— Ne t'empêtre pas dans des explications inutiles, s'exclama le bonhomme, qui n'était plus maître de ses nerfs, je vais te dire, moi, ce qui te retient à Vivey... C'est la diabolique qui habite cette maudite maison!

De ses maigres doigts tremblants de colère, il désigna les toits d'ardoise de la Maison Verte, puis il rabattit sa main sur le bras d'Antoine, qu'il serra comme dans un étau:

— Viens-l'en! continua-t-il, tu n'es pas fait pour servir de proie à ces aventuriers...

Aux premiers mots prononcés

par M. Noël, Antoine avait rougi mais il reprit promptement son sang-froid et repartit en riant:

— Votre haine pour les femmes vous emporte trop loin, cher maître; cette jeune fille ne mérite pas les épithètes dont vous la gratifiez, et M. La Tremblaire est un galant homme...

— Laissons le père, pour ce qui est interrompit brusquement le professeur, il ne s'agit pas de lui, mais de sa fille, qui est en train de s'enfuir... Tu es naïf comme tous les gens d'étude et tu n'entends rien aux roueries de ces minaudières-là. Celle-ci joue de la prunelle à merveille, par-tout bleu!... On les élève à cela au maillot! Elle te mignote avec des sourires sucrés et des paroles câlines, et tu te laisses prendre à toutes ces chahuteries... Je connais ça!

— Vous vous trompez! répliqua vivement le jeune homme; Mlle La Tremblaire est présumément tout le contraire de ce que vous dites. Il n'y a pas un grain de coquetterie dans toute sa personne. Elle a grandi comme un sauvageon avec les qualités et les défauts de sa nature; elle est fan-tasque, volontaire, excentrique, mais elle a le cœur bon, simple et franc.

— La peste! maugréa M. Noël, il parait que tu l'as étudiée en conscience.

— Oui, elle m'intéresse. Je l'observe, et je découvre en elle

des trésors de sensibilité et de naïveté.

— Et quand tu auras terminé cette analyse, bien digne d'un savant de haute volée, poursuivit ironiquement le bonhomme, qu'as-tu fait de ton sujet?

— Je compte lui demander de vouloir bien être ma femme, répondit Antoine d'un ton ferme, si toutefois elle m'aime, ce dont je ne suis rien encore.

— Tu serais assez fou pour te marier! s'écria le professeur, indigné.

— Pourquoi pas?

— Parce que, malheureux enfant, le mariage est un obstacle à toute étude sérieuse. Je suppose que cette enjouée ait toutes les vertus dont tu parles; ce n'en est pas moins une femme. Plus elle t'aimera, plus elle regardera la science comme une odieuse rivalité, plus elle cherchera à détourner au profit du plaisir les heures destinées au travail. Elle frotera de ses jupes effarouchées les idées, le bruit de son canot emportera la chambre d'étude, ses caresses t'alaigueront et te dessècheront. Et quand tu n'auras plus ni courage, ni valeur, ni autorité, alors elle te reprochera de n'être pas un grand homme, elle souffrira dans sa vanité, elle te méprisera et te plantera là. Viens-l'en, te dis-je, et si tu n'aimes n'épouse pas cette fille!

— Mon cher maître, répondit énergiquement le jeune homme